

aujourd'hui de toujours parler anglais, de vouloir transiger les affaires en anglais, ne devienne extrêmement nuisible à l'intégrité et à la pureté de la langue française.

M. MacMahon fait voir les avantages de connaître les deux langues. Il appuie fortement sur la nécessité de bien prononcer l'anglais; il désire que l'on converse beaucoup avec les enfants: car la conversation est le moyen le plus certain et le plus expéditif de se rendre maître d'une langue. Il veut également que l'on commence l'anglais de très bonne heure dans les écoles, et qu'on consacre à l'étude de cette langue, presque autant de temps qu'à celle du français.

M. A. J. Boucher reconnaît, comme M. l'inspecteur MacMahon, que l'étude simultanée de plusieurs langues est avantageuse, et qu'on peut tirer un excellent parti de cette étude, puisqu'elle développe éminemment chez l'élève la faculté de comparaison. Il veut que l'on fasse de l'anglais une étude complète et approfondie, et que, par une conséquence nécessaire, on y consacre beaucoup de temps, plus même qu'au français. Il désire, en outre, que l'élève parle souvent l'anglais, pour qu'il acquière la pratique de cette langue; il propose également qu'on enseigne en anglais les prières, l'arithmétique, la géographie. Il croit qu'une bonne prononciation est une chose essentiellement importante, et que, pour obtenir ce dernier résultat, l'élève doit commencer de très bonne heure l'étude de l'anglais.

M. l'abbé Verreau dit qu'il est heureux que, dans le cours de la présente discussion, on se soit quelque peu éloigné du sujet, puisque ces digressions mêmes sont tout à fait à l'avantage des instituteurs. Il ajoute que l'étude de l'anglais, dans un pays comme le nôtre, est de première nécessité, mais que l'on doit étudier cette langue plutôt par un motif de patriotisme que par une raison d'intérêt. Nous sommes tous les jours en contact avec l'élément anglais, les questions les plus vitales, tant pour notre religion que pour notre nationalité, sont souvent débattues en anglais: de là pour nous, Canadiens français, l'obli-

gation de nous mettre en état de manier cette langue avec facilité, afin de veiller d'une manière efficace à la sauvegarde de nos intérêts. Néanmoins, il serait difficile de préciser dans quelle mesure nous devons faire entrer l'étude de l'anglais dans le programme de nos différents cours d'études: tout ici est subordonné aux injonctions des autorités scolaires et aux besoins des diverses localités. M. l'abbé croit qu'il est très avantageux que, pour faire acquérir à l'enfant la facilité de s'exprimer en anglais, on lui enseigne dans cette langue l'arithmétique, la géographie et même l'histoire. Il recommande surtout que l'on apporte beaucoup de soins dans l'enseignement de l'anglais: enseigner une chose à demi est à son avis la pire des choses.

La question étant mise aux voix, la majorité des discutants adopte les propositions suivantes:

(a) Dans les grands centres de population, l'anglais doit être considéré sur le même pied que le français, et on doit consacrer à l'enseignement de cette langue autant de temps qu'au français.

(b) Dans les villages ou dans les centres de moindre importance, il ne faut enseigner l'anglais qu'en autant que l'exigent le programme approuvé par les autorités scolaires et les besoins de chaque localité.

(A suivre).

#### QUATRIÈME LEÇON INTUITIVE DE GRAMMAIRE

Faire répéter la définition du nom, p. 42.

M.—Comme vous venez de le dire, mes enfants, tous les êtres qui ne sont ni des personnes, ni des animaux sont des choses. Maintenant, nommez-moi les choses que vous voyez dans l'école.

*Le maître écrira sur le tableau chaque nom que donneront les élèves, et ceux-ci les copieront sur leurs ardoises.*

Les E.—Nous voyons dans l'école un *crucifix*, une *table*, des *pupitres*, des *livres*, des *ardoises*, un *tableau*, une *armoire*, des *cahiers*, un *poêle*, une *porte*, des *fenêtres*, une *cheminée*.

M.—Qu'est le mot *table*, Joseph?